

Comme un sentiment d'antinomie

par Catherine Pierre

De son vivant, le paysagiste-jardinier Pascal Cribier, disparu à l'automne 2015, a toujours combattu la cosmétique verte appliquée à la ville et prôné le retour à une véritable nature en milieu urbain. Parmi ses dernières œuvres, l'aménagement pour le centre de recherches EDF construit par Francis Soler, pièce importante de la nouvelle ville qui se développe sur le plateau de Saclay, ou encore le jardin ouvert au cœur de l'hôpital Necker-Enfants malades à Paris, selon un scénario de Philippe Gazeau.

Pour les citadins, qui sont aujourd'hui majoritaires dans le monde, l'idée de nature est souvent forgée par sa présence - ou son absence - dans la ville. Elle est, de manière générale, associée à la campagne, la forêt, la montagne ou le littoral. Alors que la nature fait aussi partie de la ville. Cependant, le plus souvent, elle y est simplement synonyme de végétation. Précurseur à sa manière, Pascal Cribier, paysagiste et jardinier, bataillait contre cette vision réductrice. Et partait en guerre, il y a vingt ans déjà, contre l'artificialisation des plantations, la végétalisation cosmétique, l'imperméabilisation des sols... Pour lui, le terme "nature" ne devait pas être ramené à la végétation mais à tout ce qui est vivant : la nature en ville ne désigne pas uniquement la flore - les arbres, les plantes et leur système racinaire, les champignons, les mousses - et la faune - moineaux, pigeons, rats, insectes, micro-organismes... - mais comprend aussi la terre, le ciel, le vent, l'eau, les météores. Dans l'univers quasi minéral de la ville, la nature représente le vivant.

Or la nature que l'on trouve en ville est bien peu naturelle. Elle est avant tout assimilée aux espaces verts, aux parcs, jardins et squares conçus pour l'agrément. Mais il est difficile de considérer cette nature ornementale façonnée, ordonnée et contrôlée par l'homme comme la "véritable" nature. Les massifs et les plates-bandes de plantes annuelles, qui englobent d'importantes quantités d'eau potable, d'engrais et de pesticides, ne sont pas naturels. De même, les murs végétaux, qui par ailleurs représentent une biodiversité intéressante, sont totalement factices et générateurs d'eaux de ruissellement chargées de produits phytosanitaires polluants. Pascal Cribier martelait ses positions à chaque fois qu'il en avait occasion : "Nous [les paysagistes] ne sommes pas là pour masquer à coups de fleurs les mochetés des villes."



Un toit-terrasse planté, rue Vavin, Paris 6^e. Ph. © Pascal Cribier.

On constate en effet que planter des arbres constitue souvent la réponse à un problème de gestion de l'espace. Les lieux de verdure sont apparus au XIX^e siècle sous la pression des hygiénistes et dans l'esprit de la nouvelle politique d'urbanisme introduite par Napoléon III à Paris. Haussmann a fait aménager par Alphand et Davioud des jardins et des parcs (Monceau, les Buttes-Chaumont et Montsouris). Il a planté des arbres d'alignement d'essences variées qui participent à la composition urbaine et sont considérés comme facteurs de confort pour ombrager et rafraîchir avenues et grands boulevards.

À l'instar d'Alain Sarfati, on peut dire que la nature est "considérée comme [un] élément systémique de l'écologie urbaine moderne : plus la technologie a envahi l'espace de la ville, et avec elle les différents modes de déplacement, plus l'attente de nature comme dimension compensatoire est devenue importante!"

En réaction aux artifices

C'est pourquoi de nombreuses actions sont entreprises pour développer le végétal en ville. Cependant, il faut se méfier des modes et de leurs possibles effets inverses ou conséquences perverses. Par exemple, l'éparpillement de micro-aménagements verts décoratifs entraîne la multiplication des réseaux de maintenance. En réaction à ces artifices, Pascal Cribier, partant du principe que ce qui est vraiment naturel dans la ville est ce qui se resème spontanément, exploite le déjà-là. Dans plusieurs aménagements qu'il a réalisés sur des toits-terrasses parisiens, il a utilisé les semis naturels de sedums et d'érigérons ou de mauves qui étaient présents telles des données historiques vivantes. "Ils nous racontent ce qui vole dans le ciel de Paris", commentait-il lors d'une visite dans le 5^e arrondissement.

En portant attention à l'ensemble des composants de la nature - la terre, l'eau, l'air, le végétal, les animaux... - et aux agents qui la modifient, il est possible de rendre à la nature son rôle dans l'équilibre du vivant en lui accordant un vrai statut dans la ville.

1 - Cf. Archiscopie,
n°16, octobre 2018.



↑ Le jardin qui fait le lien entre les cercles du site Edf à Saclay, 2016, Francis Soler arch. Ph. © Rodolphe Jobard.

↓ Le tout nouveau jardin de l'hôpital Necker-Enfants malades, Paris 15^e, 2018. Ph. © Édith Vallet.



C'est pourquoi, dans son projet pour le pôle de recherches EDF à Saclay² (2016), Pascal Cribier n'a pas fait que dessiner un jardin. Il a proposé une gestion exemplaire des eaux pluviales à travers un système de drainage constitué de rigoles en étoiles qui se déversent dans des fossés surbaissés telles des douves, puis dans des bassins de rétention dimensionnés pour absorber les pluies centennales. Cette gestion optimale, riche en biodiversité - les aménagements et les essences des jardins nord et sud ne sont pas les mêmes -, offre des perspectives visuelles singulières entre les volumes cylindriques des bâtiments de Francis Soler.

"Nous avons, dit le géographe Michel Lussault, ouvert les portes de nos représentations mentales à d'autres dimensions de la nature, dont celles présentes dans la cité. Les escargots, les virus, les insectes, les rongeurs, tous ces organismes vivants sont partie prenante d'une nature ordinaire, d'une nature de proximité qui participe de notre société urbaine." Aujourd'hui, la question de la nature en ville ne serait-elle pas de "savoir comment composer de la société à partir de cet arrangement d'humain et de non-humain, de végétaux, d'animaux, d'objets techniques...³" ?

Pentes douces et buttes moelleuses

La réalisation (posthume), en 2018⁴, du jardin de l'hôpital Necker-Enfants malades imaginé par Pascal Cribier souligne cette nécessité d'organiser le site avec l'humain, ici précisément de très jeunes malades et leurs familles. Pour réussir ce lieu de repos et de promenade, qui offre une richesse sensorielle aux enfants et aux visiteurs de l'établissement, il a fallu conjuguer les contraintes sanitaires du programme hospitalier, la prise en compte de la "tour Keith Haring" (un ancien escalier de secours conservé) et même l'introduction en phase finale d'une hélisation pour les urgences. La déclivité du jardin est traitée en pentes douces et en buttes moelleuses. Les allées destinées à la promenade et à la flânerie sont doublées en périphérie d'une circulation piétonne rapide aux pentes plus accentuées, néanmoins compatibles avec la vocation d'urgence du site et accessibles aux fauteuils roulants. La palette végétale s'harmonise avec les couleurs de la fresque de l'artiste et la hauteur des arbres s'élève progressivement, compensant le dénivelé pour créer une ligne d'horizon droite et rassurante.

Désormais, l'homme mesure la responsabilité de ses actes dans son rapport avec la nature. Pour arriver à une sorte d'intégration douce de la nature en ville, les défis actuels portent sur les éléments naturels que sont l'eau, le sol, l'air. Ce sont eux qui doivent avant tout faire l'objet de nos préoccupations car leur dégradation entraîne inévitablement celle du vivant, qui en dépend étroitement.

2 - Cf. Archiscopie, n° 11, juillet 2017.

3 - Dans "La nature en ville : une utopie sociale ?", soirée-débat dans le cadre des rencontres de l'université de Lyon "Et si on en parlait", Lyon, 14 décembre 2010.

4 - Par Phytoconseil et DVA Paysages, Édith Vallet ; maîtrise d'œuvre : Philippe Gazeau arch.